Journal of Translation and Languages مجلة الترجمة واللغات
ISSN : 1112-3974

Quand le contexte dynamise le sens de l'emprunt dans les pratiques langagières des jeunes étudiants algériens : Cas de la ville de Relizane

Bendref Laïla
University Center of Relizane-Algeria
leilabendref@yahoo.fr

Abstract: *The study that we undertake, concerns the linguistic practices of the young relizanais students of the department of French. In fact, it is a study with a double dimension: a sociolinguistic and didactic one. The sociolinguistic dimension revealed the analysis of the borrowing of French items into dialectal Arabic; except the environment of education (teaching). These practices are characterized, particularly, by a gap between the "settled" sense and the sense (direction) "claimed"("aspired") by the borrowing; a gap which separates this "power" of this "duty" where the interlocutors lead (infer) a series of changes on the structures of the lowanwords), disregarding laws of the good use and breaking obviously the internal linguistic structures. As for the didactic dimension, because of the appeal to the students who prepare a license (Bachelor's degree) in French, we are going to request the literal sense of the units borrowed to prove if the rejection (discharge) of the notion of the literal sense (direction) is a sign of competence or a sign of misunderstanding and/or use by imitation (mimicry). And thus, this leads us to reflect upon the process of teaching /learning of the French language in Algeria in a broad way.*
Keywords: *Context, standard (s), linguistic practices of the youngsters, pragmatics, the sense (direction) of the borrowing.*
Résumé *: L'étude que nous entreprenons, porte sur les pratiques langagières des jeunes étudiants relizanais du département de français. En fait, c'est une étude qui a une double dimension : une sociolinguistique et une autre didactique. La dimension sociolinguistique tente d'analyser l'emprunt au français au sein de l'arabe dialectal en dehors du milieu d'enseignement. Ces pratiques se caractérisent, particulièrement, par un décalage entre le sens "entendu" et le sens "prétendu" des emprunts ; écart qui sépare ce "pouvoir" de se "devoir" où les interlocuteurs induisent une série de changements en cascade, faisant fi des lois du bon usage et transgressant ostensiblement les structures linguistiques. Quant à la dimension didactique, puisque ce sont des étudiants qui préparent une licence en français, nous allons solliciter le sens propre des unités empruntées pour justifier si le rejet de la notion du sens littéral est un signe de savoir et vouloir dévier ou méconnaissance et emploi par mimétisme. Et donc, ceci nous mène à refléter le processus d'enseignement/apprentissage de la langue française en Algérie de manière générale.*
Mots clés : *Apprentissage enseignement, FLE, compétence de communication, compétence culturelle, chanson, phonétique.*

1. Introduction

Le contexte apparaît de nos jours comme l'une des grandes questions qui se posent aux chercheurs en linguistique. Ce n'est pas un phénomène marginal, mais ce pourrait être un catalyseur, un révélateur et l'un des plus intéressants instruments mobilisés au cours d'un discours.

Cette dimension du sens en contexte suscite depuis quelques années un regain d'intérêt, comme le montre l'augmentation des publications centrées sur ce thème ; à titre d'exemple : Labov, 1976 ; Mahmoudian, 1997 ; Martinet, 1969 ; Milner, 1978 et Corblin et Gardent, 2005. D'ailleurs, les ouvrages et revues sur le français en contexte algérien se multiplient et ont déjà fait couler beaucoup d'encre (Taleb-Ibrahimi, 1997 et 1998 ; Derradji, 1999 ; Chiriguen, 2002 ; Cherrad-Benchefra, 2002 ; Queffelec et al. 2002). Notre apport, dans la présente étude, tente d'examiner tout particulièrement l'emprunt au français par les jeunes étudiants relizanais dans leurs pratiques langagières. Cet emprunt se caractérise d'une part par son importance dans les interactions et les actes les plus anodins de leur vie quotidienne, d'autre part par une certaine déviation par rapport aux usages. Il suffit de tendre l'oreille et d'écouter ce qui se dit dans les différents campus de l'université, en dehors du milieu d'enseignement (cour, restaurant, chambre universitaire, etc.). En effet, ce sont des pratiques langagières qui se caractérisent par une variation sémantique reconnue comme particulièrement saillante au sein de l'arabe dialectal.

Ce constat établi, nous nous sommes focalisée d'une part, sur la description et l'analyse des pratiques langagières des jeunes étudiants quand ils réalisent une énonciation ; d'autre part, nous avons aussi souhaité présenter, non seulement, le français parlé chez ces jeunes étudiants en dehors du milieu d'enseignement mais aussi leurs connaissances et niveaux d'instruction en cette langue.

Et pour atteindre notre objectif, nous allons essayer, dans un premier temps, de savoir comment et pourquoi le sujet parlant mobilise à son profit le système de la langue emprunteuse quand il effectue une énonciation. Comment passe-t-il d'une intention de sens à l'émission d'une suite de sons inséparable du signe linguistique produit ? S'agit-il d'une innovation consciente, ou d'une maladresse involontaire ? De ce fait, le sens propre de l'emprunt est-il maîtrisé par le sujet parlant ? Et est-ce important de le savoir dans l'usage populaire des jeunes ?

Notre étude s'intéresse dans un deuxième temps au cadre scolaire, en cherchant à répondre aux questions suivantes : Comment traiter cette créativité lexicale et sémantique dans la pratique enseignante ? Quelle place lui donner ? Et comment en tirer parti pour assurer une bonne connaissance d'une langue, notamment la langue française en Algérie ?

Notre corpus est constitué de différents types de données :

Premièrement, différents types d'observations : Une observation directe, participante au centre universitaire de la ville de Relizane. Nous avons pénétré et observé les milieux et situations auxquels nous avons pu avoir accès : cour, cafétéria, en dehors des salles de TD et halle des amphis. Nous nous sommes approchée des étudiants, ce qui nous a permis d'écouter les réalisations verbales mixées d'éléments souvent provenant d'autres langues : le français surtout et même l'anglais et l'espagnol.

Et dans le but de savoir le sens en emploi de certaines lexies de l'emprunt, nous étions obligé d'entrer en contact avec les sujets enquêtés. Or, une fois l'entretien s'est établi entre nous et vu le rapport d'hiérarchie entre l'enquêtrice (moi-même en

tant qu'enseignante) et les sujets enquêtés (les étudiants), ces derniers ont fait des efforts considérables pour maintenir une communication en français pour parler de leurs vies quotidiennes. Vu cette souffrance face à la norme et le risque de ne pas atteindre l'objectif de notre mission, nous étions obligé de changer le registre de la langue et de communiquer avec eux en français mixé avec l'arabe dialectal tout en essayant d'instaurer une « relation de confiance » entre nous. Une telle relation qui est difficile à obtenir et facile à perdre. Nous étions obligé de suivre leurs rythmes et leur parler aux enquêtés des choses qui les intéressent. Et quand le sens nous est apparu différent que celui du dictionnaire, nous étions amenés à poser des questions sur le champ pour avoir l'équivalent du mot selon les locuteurs.

Or, la nécessité de collecter des données suffisantes au besoin de la recherche peut être trop coûteuse en temps ; et la difficulté de procéder d'emblée à des observations directes sur un terrain inaccessible telles que les chambres universitaires peuvent modifier les pratiques que nous avons souhaité observer. Ce qui nous a poussé d'intervenir des personnes intermédiaires, ou encore plus indirectement, par le biais de l'observé lui-même, mes étudiants. Ce sont des informateurs qui peuvent diminuer le poids de notre présence, une présence, qui est pour eux, d'une personne plus ou moins étrangère qui n'appartient pas au groupe (âge et niveau d'instruction différent).

Deuxièmement, l'enregistrement s'impose parce que cette technique sert à figer la voix et la mettre en trace car le produit enregistré est considéré comme des archives sonores précieuses : elles permettent de contrôler une transcription longtemps après l'enquête

Bref, c'était, un enregistrement audio avec un dictaphone et accord des sujets enquêtés, les personnes impliquées dans le processus conversationnel sont avisées sans leur expliquer le but de la recherche. Les locuteurs ont pu avoir une idée plus ou moins précise du travail que l'on veut mener. Et pour les rassurer, nous avons respecté l'anonymat.

Or, il est nécessaire de signaler que ce type d'enregistrement ne s'est pas fait sans quelques difficultés : d'abord le degré d'attention des personnes enregistrées étant élevé ; elles surveillent et modifient, parfois, ce qu'elles disent voire la manière dont elles le disent. Non que les locuteurs fussent, parfois, incapables d'échanger les paroles. Il suffit d'ajouter le sentiment d'infériorité que peut ressentir certains locuteurs devant nous (leur supérieur et muni d'un dictaphone). Donc, c'est pour cette raison, nous avons changé de méthode et tenté un enregistrement par le biais d'une personne du groupe dont la présence est habituelle et ne trouble pas le cours ordinaire des échanges surtout entre amis ; dans ce cas, l'attention des locuteurs étant relâchée.

Et malgré les difficultés rencontrées, après une grande vigilance d'écoute, les manifestations que nous avons enregistrées, représentent une véritable ressource linguistique et prennent une valeur scientifique autant que patrimoniale puisqu'elles nous ont donné quelques repères sur les changements phonétiques et la gestion sémantique des emprunts au sein de l'arabe dialectal.

Troisièmement, un questionnaire : nous avons utilisé ce mode de recueil d'informations (sous une forme écrite) parce qu'il peut aussi participer au recueil des données exploitables pour l'analyse. Les questions formulées sont de deux types. Les premières se rapportent au contenu : parmi elles, on distingue les questions de fait (sexe, âge du sujet, etc.) et les questions d'opinion qui portent sur les attitudes, les motivations, les représentations des sujets, etc. Les secondes ont trait à la forme, et elles sont de deux types : questions fermées (réponse positive ou négative ou par gradation) et semi fermées (à choix multiples) et questions ouvertes auxquelles le sujet est invité à répondre librement.

En fait, le questionnaire est souvent plus pratique et plus efficace, il présente surtout l'avantage de permettre de travailler avec un échantillon plus large que celui qui peut être touché par l'entrevue.

Bref, nous avons préparé un chapelet de questions qui va nous permettre non seulement d'esquisser une fiche de renseignement de chacun des participants pour interpréter le choix des langues utilisées dans les interactions. Mais aussi, d'appréhender les données partagées par les sujets enquêtés et les éléments de réponses propres à chaque individu pour pouvoir, par la suite analyser le profil linguistique, les représentations culturelles et identitaires (du savoir et de la croyance) de nos sujets enquêtés.

Ce protocole de recherche et cette méthodologie nous ont permis de constituer un corpus portant sur plus de cinq cent (500) mots et expressions, dans leur grande majorité des emprunts au français, ayant subi non seulement des glissements de sens mais aussi des déformations phonétiques et morphosyntaxiques. En voici un échantillon, présenté dans le tableau ci-dessous :

- La 1ère colonne : ce sont les éléments de l'échantillon du corpus (A : écrits tels qu'ils sont prononcés. B : transcrits selon l'alphabet phonétique international, avec des variations phonétiques en gras. C : traduits littéralement).
- La 2ème colonne : c'est la définition de l'emprunt selon le dictionnaire Larousse (1980) et le CD dictionnaire multimédia (Le petit Larousse 2008).
- La 3ème colonne : Images (tirées d'Internet –Voir le site ci-dessous) correspondent à la définition présentée dans la 2ème colonne.
- La 4ème colonne : C'est le sens selon le locuteur, un décalage sémantique total ou partiel remarquable.

Échantillon du corpus	**Sens selon le dictionnaire**	**Référent**	**Sens en emploi**
A. « Baggara ». B. [baggaṛa]	Baggara : Ensemble de tribus arabes du Soudan installés au Darfour au XVIII^{e} s. […]. Ils sont musulmans.	 Tribu des bag gara  www.macs.hw.ac.uk/.../images/baggarawedding.jpg	- *Habitants de la campagne.* - *Qui n'est pas : élégant, ouvert, moderne.* - *Un nouveau riche et qui par ailleurs, manque de raffinement…*
A. « Cachet aspirine ». B. [kaʃe'aspiṛin]	Cachet d'aspirine: *Courant.* Comprimé.	 https://www.google.com/search?q=aspirine&tbm=isch	Un *blond* ou une *blonde.*
A. « *Rah m'*cod[e] ». B. [*ṛahm*kode] C. Il est codé.	Coder : Procéder au codage d'un message.		*-Limité intellectuellement. renfermé. Complexé.*
A. « *Rah m'*décod[e] ». B. [*ṛahm*dekode] C. Il est décodé.	Décoder : Rétablir en langage clair un message codé.		- Il est devenu *fou.* - *Il a perdu la tête et l'esprit.*

A. « Dessert de la promo ». B. [ddesɛṛdəlapṛomo]	Dessert n.m. Mets sucré, pâtisserie, fruits, servis à la fin du repas. -Moment du repas où on les mange.	 www.marronshow.com/wpcontent/uploads/2007/0...	Les *meilleurs* étudiants de la promotion.
A. « Format[e] *'aqlèk* ». B. [foṛmaṭeʕ*aqlɛk*] C. Formate ton cerveau.	Formater : Organiser les pistes et secteurs d'un support de stockage magnétique …		Tu as des idées désordonnées. *Organise-les*.
A. « La belle et la bête ». B. [labɛl'elabɛt]	Bête n. f. (La belle et la) (latin) Personnages d'un conte de Mme Leprince de Beaumont (1757), déjà présents chez Mme d'Aulnoy (1698) et Mme de Villeneuve (1740). Prince charmant jadis métamorphosé en monstre par une méchante fée, parvient, à force d'amour et de bonté, à séduire la belle. À l'instant où la jeune fille accepte de l'épouser, il reprend son apparence initiale. - Le conte a inspiré un film à Jean Cocteau (1946).	 www.lookany.com/Film+Belle+Et+La+Bête	Personne laide physiquement mais qui conduit une voiture magnifique.
A. « Farmaga ». B. [faṛmaža] C. Fromage.	Fromage : Aliment fabriqué à partir du caillé obtenu par coagulation du lait.	 www.unc.edu/.../Icons/images/fromage1.jpg	Une belle *blonde*.

A. « La taille poisson *wel'âqliya* croissant ». B. [*laʈaīpwasɔ̃wɛlʕaql īa*kʂwasɔ̃] C. La taille poisson et la mentalité croissant.	Poisson Vertébré aquatique […] au corps souvent fuselé, … Croissant n.m. Petite pâtisserie en forme de croissant…	 https://www.google.com/search?q=poisson&tbm=isch  bdeivresse.free.fr/.../images_news/croissant.jpg	Qui a une *belle* taille mais qui *n'est pas correcte, qui n'est pas franche.*
A. « Madama ». B. [madama]	Madame : n. f. Titre accordé autrefois aux dames de qualité et donné aujourd'hui aux femmes mariées et, de plus en plus, à toutes les femmes.		Garçon *qui imite les manières d'une fille.* *Peureux.*
A. « Madama catalogue ». B. [madamakaʈalog]	Catalogue : n. m. 1. Liste énumérative, commentée ou non. Catalogue d'une bibliothèque. 2. Livre, brochure contenant une liste d'articles, de produits proposés à la vente ; fonds constitué par ces articles.		Une fille ravissante.
A. « Madama ferraille ». B. [madamafeʀaj]	Ferraille : n. f. 1. Débris de pièces en fer, en fonte ou en acier ; ensemble de pièces de métal hors d'usage. Tas de ferraille. 2. Objet, machine métalliques hors d'usage.	 https://images.search.yahoo.com/search/images;_ylt=A0LEVyKKVWtTVEYAx6lXNyoA?p=f%C3%A9raille&fr=ytff1-&fr2=piv-web	Qui n'est pas belle.

	3. Familier. Menue monnaie.		
A. « *Dir* l'mise à jour *l''aqlèk* ». B. [*diɣ*lmizažu*ɣlʕaqlɛk*] C. Mets ton cerveau à jour.	Mise à jour : Mise à l'ordre du jour d'une question.		*Sois moderne*.
A. « Stylo Bic ». B. [stilobik]	Bic : Stylo à bille de la marque de ce nom.	 https://images.search.yahoo.com/search/images;_ylt=A0LEVxdQeVtTJzUA4ZtXNyoA?p=stylo+Bic&fr=ytff1-&fr2=piv-web	Qui a une *taille très fine*.
A. « Vampire ». B. [vɜ̃piɣ]	Vampire : Mort qui aurait la capacité de sortir du tombeau pour sucer le sang des vivants et mettre ces derniers à son service.	 https://search.yahoo.com/search?ei=utf-8&fr=ytff1-&p=vampire&type=	- Personne *qui a des canines pointues*. - Un *blond* ou une *blonde*. *- Les villageois.* *- Qui n'est pas : élégant, ouvert, moderne …*
A."Café". B. [kafe] Ou A."Cav[e]. B. [kave]	Café : Arbrisseau qui produit le café. Cavet : Moulure concave dont le profil est proche du quart de cercle. (Elle relie deux lignes décalées verticalement). Caver : Creuser : l'eau cave la pierre.	 www.fond-ecran-image.com/galerie-membre,tasse...  *homepage.mac.com/.../vendee/files/6_14.png*  www.aide-humanitaire-ong.org/.../oncreuse.jpg	

A.« Ssouma chaude» B. [ssumašod] C.« Prix chaud».	Chaud, e adj. (lat. calidus). Qui a de la chaleur ou donne l'impression de la chaleur.		Le prix est très cher.
A. « Lama ». B. [lama]	Lama : n.m. (mot esp. ; du quechua). Mammifère ruminant de la cordillère des Andes… [Le lama appartient à la famille des camélidés, mesure 2,50 m. de long et peut vivre 20 ans. On l'utilise comme bête de somme et on l'élève pour sa chaire et sa laine.]	 www.dinosoria.com/mammifere/lama_*ld02.jpg*	*Qui n'est pas sérieuse. Qui a une mauvaise réputation ; vulgaire ; connue. Une prostituée.*
A. «Khalih fi la touche». B. [xalihfilatuʃ] C. « Laisse-le sur la touche».	Touche : n. f. A. Chacun des leviers qui composent le clavier. B. Manière dont la couleur est appliquée par chaque coup de brosse. C. Sports. Au football, au rugby, etc., limite latérale d'un terrain ; sortie du ballon au-delà de cette ligne, et sa remise en jeu. D. Fam. Être sur la touche : se voir retirer des responsabilités ; être mis à l'écart…	 www.footballclubcamplonnais...	*Mettre quelqu'un à l'écart, ignore-le, ne lui donne plus d'importance.*

A. « G'leb l' vesta». B. [glɛblvista] C. « Il a retourné sa veste ».	Veste : n. m. (it. Veste ; lat. vestis). Vêtement à manches, boutonné devant, qui couvre le buste jusqu'aux hanches. > Fam. Retourner sa veste : changer d'opinion, de parti.		*Il a changé de comportement.*
A. « Âqliya zéro ». B. [ʕaqliyazeṛo] C. « Une mentalité zéro».	Zéro n. m. (Italien zero, de l'arabe) A. Signe numérique représenté par le chiffre 0, qui note la valeur nulle d'une grandeur. B. Fam. Personne dont les capacités sont nulles. C. Fam. Avoir le moral à zéro, être à zéro : aller très mal, être déprimé…		Celui dont les capacités mentales sont nulles.

Ces inventions montrent la compétence du sujet à manipuler le signe emprunté dans l'interaction. Dans la perspective de notre étude, elles montrent que la langue est à la fois homogène et hétérogène : elle est à la fois statique, enregistrable dans des grammaires et des dictionnaires tout en étant fluide, mouvante ; elle fait partie du bien commun d'une communauté linguistique donnée et elle est en même temps un enjeu de luttes sociales au sein de cette même communauté. L'intérêt de cette dialectique permanente entre l'homogène et l'hétérogène dans les langues et l'activité de langage constitue l'un des principes majeurs de Bakhtine :

> Les signes linguistiques, dit-il, ont un fonctionnement double. Comme signaux, unités à contenu immuable, ils sont stables, réitérables et soumis à l'activité lexicographique. Comme signes ce sont des unités à contenu variable, déterminé par le contexte de l'interaction » (Cité par Boutet, 42).

Une vue plus extrême est avancée par Humpty lorsque Lewis Carroll lui fait dire (dans De l'autre côté du miroir) : « Lorsque moi j'emploie un mot, il signifie exactement ce qu'il me plaît qu'il signifie… ni plus, ni moins » (Cité par Luzzati, 326). Ces citations soulignent le fait que l'intention communicative (et sa reconnaissance par l'auditeur) est première et considèrent un hypothétique sens littéral comme pratiquement négligeable.

Dans cette perspective, on peut également citer les travaux sur la notion du « discours en contexte » en adoptant l'idée des « Sept contextes » d'Alex Mucchielli dans son ouvrage "La nouvelle communication" où il affirme que :

> Toute situation de communication peut être décomposée en sept contextes fondamentaux : le contexte identitaire (attentes des acteurs en situation), le contexte normatif (référence aux normes collectivement partagées), le contexte des positions (positionnement des acteurs entre eux), le contexte relationnel (qualité des relations entre les acteurs), le contexte temporel (le moment de la communication), le contexte spatial (disposition des éléments spatiaux) et le contexte physique et sensoriel (les éléments sensoriels). (P. 153)

Au sein de ce foisonnement et de cette complexité de la notion du contexte, nous allons emprunter deux pistes de recherche.

La première s'inscrit dans un cadre pragmatique plaçant au premier plan l'activité des sujets parlants, la dynamique énonciative, la relation à un contexte social et la réflexivité fondamentale du langage. Elle conduit à étudier les paramètres linguistiques de construction volontaire d'un sens (in)attendu pris en charge par les acteurs sociaux en vue de laisser une empreinte personnelle caractérisant leur scénario et reflétant et construisant leurs identités sociales et linguistiques. De telles pratiques de manipulation doivent aussi être perçues comme des comportements porteurs d'idéologies, de croyances et de luttes.

La seconde piste proposée, concerne le cadre scolaire dans la mesure où nos informateurs qui sont des étudiants préparant une licence en français, se trouvent parfois incapables de donner le sens propre de certaines lexies empruntées et cela nous a incitée à transférer la question du terrain social au terrain institutionnel pour savoir si l'enseignement/apprentissage du français en dehors de la France, dans le cas de l'Algérie est en situation de conflit ou d'harmonie.

Les deux pistes de recherche posent le problème du rapport des sujets parlants à la norme sociale et institutionnelle.

2. La dimension pragmatique

Puisque le sens est affaire de contexte et que la discipline qui étudie l'inscription d'un énoncé dans son contexte est la pragmatique, nous ne pouvons pas séparer l'étude du sens de la pragmatique.

> Une telle discipline qui s'intéresse en particulier aux relations qui s'établissent entre les interlocuteurs à travers l'énonciation et aux opérations que met en œuvre un destinataire pour assigner une interprétation à un énoncé dans un contexte déterminé. Un même énoncé selon la situation dans laquelle il intervient sera en effet interprété de manière très variées (Maingueneau, 1996 a, 29).

D'ailleurs, « quand on parle de composant pragmatique ou quand on dit qu'un phénomène est soumis à des facteurs pragmatiques on désigne donc par là le composant qui traite de la description du sens des énoncés en contexte » (Maingueneau, 1996 b, 43). Le contexte n'est pas seulement linguistique, il est également extralinguistique, car différents éléments externes interviennent : l'aspect physique et l'habillement par exemple forment un contexte dans lequel un message verbal prendra une nuance particulière, la position particulière du corps durant la conversation, le mouvement des yeux, les gestes et la mimique qui peuvent transmettre eux aussi une certaine charge émotionnelle au discours.

D'après le tableau ci-dessus, nous pouvons dire que dans certaines situations, le parler ordinaire trahit la « vraie langue », ce n'est pas le français correct que les jeunes emploient mais des images « déviantes » dans lesquelles la ressemblance au niveau référentiel est soit partielle – ils emploient le mot pour d'autres référents sur la base d'une simple ressemblance d'aspect (voir « Baggara ») –, soit inexistante, sans aucun trait sémantique, entraînant entre le sens propre et le sens second une différence qui saute aux yeux.

Ainsi, nous avons relevé à partir du tableau du corpus :

- Les cas d'existence d'un sens commun entre le discours des jeunes et le registre familier de la langue française tels que :

Discours des jeunes	**Registre familier de la langue française**	**Sens commun entre les deux**
- « *Gleb l'* **vesta**». - « *Khalih fi* **la touche**». - «*Âqliya* **zéro**».	- **«** Retourner sa veste ». - **«** Être sur la touche ». - **«** Mentalité zéro».	- Changer de parti, d'opinion, etc. - Être tenu à l'écart d'une activité, … - Personne dont les capacités sont nulles.

- Les cas où plusieurs unités du lexique de la vie quotidienne sont empruntées et utilisées pour insulter ou pour se moquer telles que : « cachet aspirine », « stylo Bic », « vampire », « madama », etc.
- Les cas où le discours du locuteur tourne autour de la description humaine physique ou morale tels que « la taille poisson wel 'aqliya (et la mentalité)

croissant », « cachet aspirine », « madama », « madama catalogue », « madama ferraille », « stylo Bic », « vampire », etc.

- les cas d'utilisation de termes « savants », fruits du progrès scientifique qui, dans l'emprunt, deviennent « populaires », usage que l'on peut mettre en lien avec la démultiplication des moyens technologiques, et leur mise à disposition d'une immense majorité. Internet et le téléphone portable ont représenté une étape marquante à cet égard. Dans les usages des jeunes, on assiste à une commutation lexicale qui permet le passage du lexème de la propriété non humaine à la propriété humaine par l'établissement d'un lien clairement exprimé entre les opérations abstraites des appareils techniques et celles du cerveau. Par ces usages, peut être désigné l'état d'esprit d'une personne sur la base de la moquerie, du jeu ou de la comparaison comme dans : « il est codé », « il est décodé », « formate ton cerveau », « mets ton cerveau à jour », etc.

- Nous avons enfin remarqué, une utilisation particulière du français dans le domaine de la perception de la « nourriture », non comme aliment destiné à entretenir la vie, mais comme une forme qui représente l'aspect physique et même parfois la valeur intellectuelle d'une personne tels que : « farmağa », « la crème ou le dessert de la promo. » etc. Donc nous voyons comment le lexique de la nourriture est la source d'une transmission des caractéristiques du produit alimentaire à l'être humain.

De plus, il arrive souvent dans les pratiques langagières des jeunes, qu'au même contenu phonique corresponde un éventail de sens (les emprunts n'ont pas la même charge sémantique) qui ne cesserait de se déformer et de se métamorphoser d'une utilisation à l'autre. Observons l'exemple suivant :

Pour un signifiant	peut correspondre plusieurs signifiés tel que :
[ka**f**e] ou [ka**v**e]	- Campagnard, non civilisé, qui n'est pas ouvert. - Qui manque de raffinement. - Têtu. - Complexé.

Au niveau de la forme phonique, la substitution du /f/ par /v/ est justifiée, ici, par le fait que dans le système consonantique arabe le [v] n'existe pas, ce qui donne à [kafe] toute l'originalité de ce mixage. En fait, c'est une permutation consonantique due aux habitudes de prononciation et au contexte spatial, c'est-à-dire à l'origine géographique des locuteurs car il y a, souvent, une différence de prononciation entre les citadins et les ruraux.

Or, selon la norme linguistique, le fait de remplacer la constrictive labiodentale voisée /v/ par la non voisée /f/ au niveau acoustique entraîne l'apparition d'un nouveau signifiant et donc un nouveau signifié. Les locuteurs, eux, n'y font pas attention : notre enquête par questionnaire a confirmé une méconnaissance lexicale

de l'unité en question. Ainsi les locuteurs ne savent pas qu'il y a une différence entre : [kafe] et [kave]. Nous pouvons en déduire que le contenu du bagage lexical de certains d'entre eux a été "glané" au hasard, sans se donner parfois la peine de fournir l'effort intellectuel de découvrir le sens propre du mot employé dans leurs discours.

Par ailleurs, un seul signifié peut ainsi être associé à plusieurs signifiants, à titre d'exemples :

Pour plusieurs signifiants	**peuvent correspondre un seul signifié tels que :**
- « Lama ». - « Numéro ». - « patronna ». - « Une fille timbre ».	Qui a une mauvaise réputation.

L'emprunt au français pour désigner une fille qui a une mauvaise réputation ou encore une prostituée est justifié par le fait qu'en arabe dialectal ces mots sont plus choquants, inacceptables par les membres de la société digne d'une éducation élevée. Puisque ces mots sont volontiers écartés de la conversation polie, la nécessité d'emploi pousse les jeunes à les remplacer par de nouvelles expressions allusives, par un mode de désignation en français où les mots sont dotés d'un sens nouveau. Et cela dépend non seulement des normes linguistiques partagées par les locuteurs en question mais aussi des normes sociales.

En effet, ces acteurs sociaux cherchent souvent à établir des contrats inédits avec le co-énonciateur en transgressant des contrats déjà établis en fonction de la finalité de l'échange et du moment. À titre d'exemple « lama » qui est en voie de disparition, est remplacé par d'autres termes, tels que : « numéro », « patronna », « une fille timbre », etc.

Dans notre enquête, certains informateurs disent que le mot « lama » vient de « lame » (partie métallique d'un instrument propre à raser, tel que lame de rasoir) un calque du dialecte algérien de l'expression "t'hassen" (avec un changement de sa catégorie grammaticale : du verbe en dialecte au nom en emprunt). Déjà, dès le départ, le mot « lame » a subi une transgression du sens, l'« a » final (marque du féminin à l'arabe) indiquerait que le mot est employé pour désigner une personne de sexe féminin. Une autre interprétation plus plausible est que le mot « lama » est un mot espagnol. Ce cas montre non seulement que les locuteurs emploient des mots sans connaître leur origine, mais aussi qu'ils créent des étymologies.

Donc, la réalité extralinguistique, l'identité sociale des sujets parlants et les normes partagées entre eux peuvent mener non seulement à la violation des normes linguistiques mais aussi sociétales ; dans la mesure où chacun pose une partie de son identité dans la situation, et le jeu collectif des acteurs face à une telle situation fait surgir des significations conformes à leurs attentes.

D'autre part, ce qui caractérise ce dynamisme langagier des jeunes est un langage fécond sur le plan rhétorique. Un tel produit qui est lui-même dépendant de l'activité cognitive en général, c'est-à-dire de « la construction de nos perceptions, de nos goûts, nos dégoûts, nos représentations collectives, des objets avec des propriétés culturellement, physiquement, subjectivement déterminées » (Ducard, 132).

À partir de là, nous pouvons dire que la langue parlée constitue pour nos locuteurs un moment de détente, de plaisir où l'ironie frôle souvent le sarcasme. Ils jouent avec les mots en les tronquant, en les enchâssant, afin de tirer de leur enchevêtrement le plus de sens, le plus d'effets possibles et les figures de styles sont parmi les procédés que la langue nous offre servant à embellir le discours.

Lorsque nous écoutons les jeunes parler du monde, de leur monde, nous remarquons qu'ils ont une nette propension à catégoriser les personnes. Cette catégorisation se réalise surtout par la caractérisation. Parmi les nombreux procédés de reconstruction sémantique par la caractérisation, par exemple dans des emplois de type hypallage comme « ssouma chaude » (prix chaud) dans laquelle l'adjectif qui évoque une qualité sensible correspondant à un sens particulier (le toucher) est transposé dans un autre registre sensible (la vue). Un prix, qui se voit, ne saurait normalement être chaud, c'est-à-dire faire éprouver une sensation tactile de chaleur. Mais puisque le prix reçoit néanmoins l'attribut de chaud, nous sommes amené à dire que l'énoncé en question signifie non pas que le prix brûle en touchant une marchandise taxée chère, mais qu'elle suscite une impression visuelle qui est comparable à l'impression tactile que produit la chaleur, ce qui peut vouloir dire, suivant les cas ou les personnes, que le dit "prix" est exagéré à l'œil, insupportable comme la chaleur peut l'être au toucher.

En fait, la métaphore n'est pas spécifique seulement aux situations d'emprunt mais c'est un fait général de langue. Dans cet angle, Ullman donne d'autres exemples de ces métaphores, qui sont quasiment passées dans la langue commune : « On parle, dit-il, de voix claire et sombre, de couleurs et de sons nourris, de couleurs criardes, de bruits aigus, d'odeurs grasses et lourdes, etc. » (Ullmann, 282).

En fait, c'est un triangle qui a comme base : la pensée et le monde extérieur et comme sommet le langage où l'énonciateur sélectionne les données extérieures perçues. Il sélectionne celles qui correspondent à son intention de communiquer, son VOULOIR DIRE et retient au minimum celles qu'il ressent comme prégnantes.

Donc, l'important, dans ce cadre, est de montrer que « le sens n'est pas un donné statique, immuablement figé dans son enveloppe signifiante. C'est un objet que construisent et négocient ensemble, de manière plus ou moins coopérative, les différents partenaires de l'interaction » (Kerbrat-Orecchioni, 1998, 349). Bref, le sens est l'intersection de plusieurs facteurs qui entrent en jeu : la perception, le savoir, le croire, les tabous implicites, etc.

De ce fait, la conception naïve de la pragmatique consiste principalement à refuser la thèse de l'autonomie du sens et revient ainsi à admettre la thèse inverse,

ou thèse de la dépendance contextuelle. Rappelons, dans cette perspective, l'idée de Ducrot qui affirme :

> Nous refusons d'identifier la signification des phrases avec ce qu'on appelle d'habitude le « sens littéral » […]. Mais il s'agit de mettre en évidence « une sorte de composant, d'ingrédient commun, auquel chacun d'eux ajouterait seulement tel ou tel assaisonnement particulier dû à ses conditions d'emploi. […] (1980a : pp. 11-12).

Et par conséquent, au gré des situations, le signe peut comporter une gamme de sens et à chaque sens correspondra une gamme de conditions environnementales de réalisation grâce au pilotage du social.

3. La dimension institutionnelle

De ce qui vient d'être dit, le sens d'un mot dépend de l'énoncé dans lequel il se trouve. À cela s'ajoute que quand un énoncé est produit, on ne commence pas par "calculer" le sens de l'énoncé-type avant de "calculer" l'interaction de ce sens avec les conditions d'énonciation. D'ailleurs, pour que celui qui construit un énoncé puisse être à l'origine du sens de ses paroles, il faudrait qu'il puisse, au moment où il parle, connaître ce sens, l'étaler devant lui, ce qui est impossible dans la mesure où le sens dépend de la situation. Cependant, y a-t-il vraiment « conflit entre la nature sociale d'une langue et le caractère absolu de sa structure » ? Et comment peut-on justifier le rejet de la notion de sens littéral ? Est-ce qu'il y a un savoir et vouloir dévier ou une méconnaissance et emploi par mimétisme ?

Pour répondre à ces questions, et vu les glissements du sens enregistrés dans la totalité du corpus collecté, nous avons jugé nécessaire de prendre un échantillon et de demander le sens propre de l'unité empruntée. En fait, c'est une mise en éveil des usages linguistiques pour comprendre si ce phénomène est dû à une méconnaissance sémantique des sujets enquêtés ou à leur choix volontaire.

Après le traitement du questionnaire, nous avons pu remarquer qu'il existe parfois une « torsion » voulue du sens du mot français. Le glissement de sens n'est pas toujours le fait d'une non pertinence sémantique car certains sujets enquêtés ont pu donner le sens propre de certaines lexies empruntées, mais dans la plupart des cas en arabe, ce qui montre la meilleure aisance en arabe qu'en français de certains de ces jeunes, et surtout les hétérogénéités de niveaux, résultats de la politique d'arabisation voire de l'environnement familial et de la méthode d'enseignement de la langue française dans les cycles antérieurs (primaire, moyen et secondaire).

Mais, bien souvent aussi, le sens propre de certaines lexies empruntées est méconnu (à titre d'exemple : cav[e] et lama). Définir un mot est en effet "la bête noire" des sujets enquêtés, bien que ce soit des étudiants qui préparent une licence en français. Rappelons que la plupart des réponses présentées sont données par des étudiants qui ont une bonne connaissance du français (d'autres ont laissé la plupart des cases du questionnaire vides, ce qui indiquerait leur manque de repères

linguistiques qui peut être interprété par l'insécurité linguistique). Il est vrai que la tâche n'est pas facile ; mais nous pouvons dire que certains parlent sans savoir le sens propre du mot employé dans leurs discours. Puisque c'est l'oral qui est en jeu, la plupart trouve inutile de connaître le sens "savant" d'un mot en communication puisque l'intercompréhension entre eux peut être assurée.

Et donc leur compétence en français est loin d'être uniforme et cela nous permet d'avoir un aperçu sur l'apprentissage de la langue française en Algérie.

Examinons maintenant l'autre aspect de la question lié à l'enseignement de la langue française en Algérie. En effet, de l'enseignement primaire à l'enseignement universitaire, l'apprenant fait l'expérience de la légitimité linguistique. Ce sont les usages linguistiques dits normatifs qui sont valorisés. Et malgré des objectifs ambitieux, les programmes et les pratiques pédagogiques visent souvent à enseigner l'usage légitime, les structures linguistiques et à favoriser la communication alors que la réalité est autre. La plupart des apprenants trouvent des difficultés à parler et à écrire en langue française (ces observations restant très limitées, étant donné le caractère micro de l'étude, il n'est pas possible de les généraliser).

En termes de solutions, nous pouvons dire d'abord qu'un acteur social instruit et compétent doit maîtriser le savoir linguistique (signifié linguistique) et le savoir situationnel (signifié perceptif), même si le signifié linguistique n'est qu'un espace mental intériorisé dans la mémoire par rapport au signifié perceptif actualisé dans les réalisations effectives de communication. La prise en considération des aspects perceptuels, en liaison avec les mécanismes d'apprentissage, permettrait l'établissement une meilleure base sémantique.

En outre, puisque la maîtrise de la langue française est à revoir, il est nécessaire d'inciter l'apprenant à la lecture, surtout, et à la prise de parole dès le bas âge pour qu'il puisse avoir une base de données, une bonne connaissance d'ordre lexical, grammatical et sémantique voire l'habituer à la pratique et faire usage du français. Mais, parallèlement, sensibiliser les enseignants à leurs propres positionnements pour donner plaisir à l'apprentissage d'une langue étrangère.

Et par conséquent, entrer en contact avec d'autres langues, s'ouvrir au monde, nécessite une véritable pratique et non pas un puzzle d'unités lexicales dont l'image est souvent plus ou moins défigurée.

4. Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons dire que les pratiques langagières des jeunes témoignent de normes de pensée et non de normes linguistiques. Mais, pour comprendre un énoncé, il ne suffit pas de faire appel à notre connaissance du monde ; il faut aussi mobiliser notre connaissance de la langue. L'étude effectuée montre tout l'intérêt qu'il y aurait à prendre en compte la variation pour l'enseignement/apprentissage de la langue, notamment du lexique, en intégrant les variations sémantiques liée aux contextes, ainsi que les formes de connexion qui existent entre différents contextes : contexte linguistique et situationnel autour d'un

foyer énonciatif. Ceci montre comment la notion de contexte intéresse non seulement la sociolinguistique mais aussi l'enseignement par objectifs.

Références

[1] BOUTET, J. (1994). *Construire le sens*. Paris. Peter Lang. 236 p.
[2] CHAMPAGNOL, R (1993). *Signification du langage.* Paris. Coll. « P.U.F ». 240 p.
[3] CORBLIN, F & GARDENT, C (dir.). (2005). *Interpréter en contexte.* Paris. Lavoisier. 335 p.
[4] DUCARD, D. (2004). *Entre grammaire et sens - Études sémiologiques et linguistiques.* Paris : Ophrys. 206 p.
[5] KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1998). *L'implicite*. Paris: Armand Colin. 404 p.
[6] LUZZATI, D et al. (Éds.). (1997). Le dialogique. Colloque international sur *les formes philosophiques, linguistiques, littéraires, et cognitives du dialogue*. Université du Maine : 15-16 septembre 1994. Bern ; Berlin ; Frankfurt/M. ; New York ; Paris ; Wien ; Lang ; (Sciences pour la communication ; 51). 402 p.
[7] MAHMOUDIAN, M. (1997). *Le contexte en sémantique*. Louvain-la-Neuve. Peeters. 163 p.
[8] MAINGUENEAU, D. (1996 a.) *Aborder la linguistique*. Paris. Seuil : Coll. « Mémo ». 60 p.
[9] MAINGUENEAU, D. (1996 b). *Les termes clés de l'analyse du discours*. Paris. Seuil : Coll. « Mémo ». 93 p.
[10] MUCCHIELLI, A. (2000). *La nouvelle communication*, Paris, Armand Colin/HER, 214 p.
[11] QUEFFELEC, A. et al. (2002). *Le français en Algérie. Lexique et dynamique des langues*. Bruxelles. Eds. Duculot. 590 p.
[12] ULLMANN, S. (1952). *Précis de sémantique française*. Berne : Francke. 342 p.